

Je regrette de ne pas avoir connu Claude plus tôt, de ne l'avoir pas connue plus longtemps. C'est un mystère de rencontrer quelqu'un et d'emblée de se retrouver lié à cette personne fermement, et pourtant très doucement. C'est ce que j'ai éprouvé après seulement deux rencontres de travail et une soirée entre amis.

Une douce perspicacité.

Je revois son visage attentif, je me rappelle combien elle donnait son attention, combien son attention était un don.

Je repense à la soirée que nous avons passée ensemble après avoir travaillé, dans la maison de Claude et Isi, une maison à la beauté frappante. Rarement, j'ai ressenti une telle chaleur, une telle joie dans une soirée. Comme si je retrouvais quelque chose de ce que je ressentais dans les soirées de ma jeunesse.

Ce souvenir est d'autant plus troublant que cette soirée comme celles de ma jeunesse avaient cette joie de ce qui porte un avenir, et que cet avenir a été coupé.

Nous ne tenons pas les fils de nos vies.

Pour écrire ce petit texte, j'ai aussi relu les messages que j'ai échangés avec Claude, notre correspondance électronique.

Voici un adjectif qu'elle avait employé pour cette soirée si belle chez eux, j'avais écrit : « aérée » ; elle avait répondu : « alvéolée ».

Une phrase de Claude dans le dernier message que j'ai reçu d'elle : « Il doit rester du vide pour que cela fasse appel d'elle ». Je viens de me tromper en écrivant. Elle a écrit : « Il doit rester du vide pour que cela fasse appel d'air ».

Frédérique Ildefonse